

C'est un fait indiscutable que ceux qui connaissent également deux manières de vivre et qui sont également capables de les apprécier et d'en jouir donnent une préférence marquée pour celle qui emploie leurs facultés supérieures. Peu de créatures humaines consentiraient à être transformées en l'un des animaux les plus vils parce qu'on leur promettrait de leur allouer les plaisirs des bêtes ; aucun être humain intelligent ne consentirait à devenir imbécile, aucune personne instruite à devenir ignorante, aucune personne de cœur ou de conscience à devenir égoïste et vile, même s'ils étaient convaincus que l'imbécile, l'ignorant et le vaurien sont plus satisfaits de leur lot qu'eux du leur. Ils ne voudraient pas renoncer pas à ce qu'ils possèdent de plus qu'eux pour la plus complète satisfaction de tous les désirs qu'ils ont en commun avec eux. Si jamais ils imaginent qu'ils le voudraient, c'est seulement dans les situations de malheur si extrêmes que, pour y échapper, ils échangeraient leur lot contre n'importe lequel, même s'il leur paraît indésirable. Un être qui a des capacités supérieures exige plus qu'un être d'un type inférieur pour être heureux, il est probablement capable de souffrir de façon plus aiguë et il est certainement vulnérable sur plus de points. Mais, en dépit de ce handicap, jamais il ne saurait réellement souhaiter tomber dans ce qu'il sent être un degré plus bas d'existence.

Nous pouvons bien donner à cette réticence l'explication que nous voulons ; nous pouvons l'attribuer à l'orgueil, nom qui est donné sans distinction à certains des plus estimables sentiments – et des moins estimables – dont l'humanité est capable ; nous pouvons la ramener à l'amour de la liberté et de l'indépendance personnelle auquel les stoïciens faisaient appel comme à l'un des moyens les plus efficaces pour inculquer cette réticence ; à l'amour du pouvoir ou des sensations fortes (excitement) qui entrent tous les deux pour une part dans cette réticence ou y contribuent. Mais l'appellation la plus appropriée, c'est le sens de la dignité que tous les êtres humains possèdent sous une forme ou sous une autre et que certains possèdent – mais le rapport n'est pas toujours rigoureux – à proportion de leurs facultés supérieures, sens qui est une part si essentielle du bonheur chez ceux chez qui il est intense que rien de ce qui s'y oppose ne pourrait autrement que de façon momentanée être pour eux un objet de désir.

Quiconque suppose que cette préférence est un sacrifice du bonheur, que l'être supérieur, dans des circonstances identiques, n'est pas plus heureux que l'être inférieur, confond deux idées très différentes, l'idée de bonheur (happiness) et l'idée de satisfaction (content).

Indiscutablement, l'être dont les capacités de jouissance sont d'un niveau inférieur a les plus grandes chances de les voir pleinement satisfaites tandis qu'un être supérieurement doué

sentira toujours que le bonheur qu'il recherche, vu la façon dont le monde est constitué, est imparfait. Mais il peut apprendre à supporter ces imperfections, pour peu qu'elles soient supportables et il ne sera pas jaloux d'un être qui, à vrai dire, est inconscient des imperfections parce qu'il ne sent pas tout le bien qu'elles donnent. Il vaut mieux être un homme insatisfait qu'un porc satisfait, il vaut mieux être Socrate insatisfait qu'un imbécile satisfait. Et, si l'imbécile et le porc sont d'opinions différentes, c'est seulement parce qu'ils ne connaissent qu'un côté de la question. L'autre partie, pour la comparaison, connaît les deux côtés.

Mill, *L'utilitarisme*, ch. 2